

# *Chapitre 1*

## *Chicoutimi, novembre 1914*

Au 150 de la rue Jacques-Cartier, ce dimanche-là, Graziella se réveilla en pensant: « Que c'est triste, une nouvelle comme celle-là; elle a brisé le charme de la soirée offerte par les Dubuc! »

La veille, le rêve de Graziella Cormier, petite campagnarde née à Notre-Dame, s'était réalisé au-delà de ce qu'elle imaginait lorsque son père lui racontait les histoires de Cendrillon et de la Belle au bois dormant. Nouvellement engagée comme dame de compagnie de Kate Davis, elle avait eu le privilège d'être invitée au fabuleux banquet donné par Julien-Édouard-Alfred Dubuc et son épouse, Anne-Marie Palardy. Ces notables parmi les plus haut placés de la ville de Chicoutimi avaient reçu à leur maison cossue de Rivière-du-Moulin une soixantaine de travailleurs de la Pulperie ainsi que quelques amis, dont Timothy et Kate Davis, ses patrons, et Claire Juneau, son amie. Tous les quatre étaient arrivés à la fête dans un carrosse tiré par deux chevaux à robe noire guidés par un étalon tout blanc, telle une lumière brillant dans l'obscurité d'une soirée brumeuse. On avait remarqué la jeune femme passionnée et talentueuse qui faisait son entrée dans le grand monde; elle avait chanté en s'accompagnant au piano; Alphonse Gendron et Antoine Dubuc, deux princes éblouis par sa classe, n'avaient pas tenu compte de son état de jeune veuve enceinte. Ils s'étaient disputé le plaisir de l'enlacer pour la faire valser et il s'en était fallu de peu que la rivalité entre ces deux jeunes hommes prenne une direction qui n'aurait pas plu à des hôtes extrêmement bienséants.

Avant que la princesse ne fût obligée de partir sur le dernier coup de minuit parce que les deux prétendants en venaient aux poings, c'était un coup de fil annonçant la triste nouvelle d'un enfant mort de la scarlatine qui avait fracassé son soulier de verre en mille morceaux. Nannie, la nounou dévouée des Dubuc, avait appris à Alphonse Gendron que son petit frère venait de s'éteindre.

De bonne heure ce matin-là, l'épreuve frappant la famille du jeune homme avait déjà fait le tour de la ville. La consternation régnait dans tous les foyers, autant chez les riches que chez les pauvres.

Timothy, Kate, Graziella et Claire avaient hésité avant d'aller offrir leurs condoléances à Frédéric et Paule Gendron, le couple éprouvé à qui la mort avait volé un sixième de leur bonheur et de leur fierté. Cependant, la réflexion ne pouvait pas se prolonger indéfiniment, parce qu'Edmond, âgé de seulement trois ans, ne serait exposé que pendant l'après-midi du dimanche. Le soir même, on fermerait le cercueil, puisque le corps, qui avait été rongé par la fièvre, se décomposerait à la vitesse de l'éclair.

Les funérailles auraient lieu le lundi suivant en l'église Sacré-Cœur, construite dans le quartier ouvrier de la Pulperie.

Croyant être enceinte, Kate Davis téléphona au docteur Riverin, qui lui réexpliqua pour la énième fois que la contamination due à la scarlatine avait lieu pendant la période d'incubation, de l'ordre de deux à cinq jours. Il n'y avait donc plus de danger pour elle ni pour sa dame de compagnie, la jeune madame Cormier, à aller veiller la dépouille du bambin et encourager les Gendron. Quant à son mari, Timothy, et à la servante, Claire Juneau, leurs anticorps étaient assez forts pour combattre une maladie plutôt infantile.

Après le lunch, du même carrosse qui s'était arrêté la veille devant la maison des Dubuc descendirent les mêmes personnes, habillées pour une circonstance bien différente. À la porte d'entrée du 30 de la rue Racine, un crêpe noir annonçait que la Faucheuse intractable était

passée dans cette maison. La tête pleine de souvenirs et le cœur battant, les quatre visiteurs passèrent le pas de la porte, la tristesse écrite dans les yeux et des sanglots étouffés dans la gorge.

Anna, la servante des Gendron, vint les accueillir, l'air défaït; elle avait adoré cet enfant de qui elle s'occupait depuis qu'il avait fait ses premiers pas, à tout juste un an. Claire Juneau, elle, l'avait cajolé depuis sa naissance jusqu'à son départ précipité l'année suivante, lorsqu'elle avait été engagée chez les Davis, des protestants; son geste avait d'ailleurs surpris l'entourage pieux de cette jeune catholique qui se faisait un devoir de contribuer au bien-être de sa famille.

Les deux jeunes domestiques se considéraient comme les mamans provisoires du petit Edmond et elles sanglotaiennt à présent dans les bras l'une de l'autre.

Graziella manquait d'air. Elle prenait conscience que, pour la première fois de sa vie, elle avait une relation directe avec la mort d'un enfant. Pourtant, la maladie faisait partie du quotidien des colons et des défricheurs de la région où elle était née. Mais, si elle avait souvent entendu dire que des enfants avaient été emportés, jamais elle n'avait vu leur corps figé dans la mort. Avait-elle été privilégiée plus qu'elle ne le pensait? Qu'étaient ses petites misères comparées à la souffrance vive qu'elle pouvait voir dans le regard de Paule Gendron, une femme qui pourtant paraissait sans cœur et superficielle? Elle aurait cru que la commère à la langue la plus aiguisee de la ville n'était pas profondément attachée à ses enfants, que ses déviances notoires la mettaient à l'abri de l'amour maternel. Or, le portrait qu'elle présentait aux visiteurs, debout à côté du cercueil blanc, était prenant.

Qui aurait pu reconnaître en elle la femme hautaine et dédaigneuse qui marchait la tête haute, coiffée de sa capeline à la longue plume tigrée? Qui se serait souvenu des dizaines de chaînes en or et de colliers de perles qui se répandaient jadis en chantant sur sa poitrine opulente? Qui se serait rappelé que sa langue de vipère s'était promenée de maison cossue en maison cossue à l'heure

du thé? Qui aurait pu se douter que son corps, tel un arbre maintenant déserté de sa sève, avait eu des désirs intimes assez forts envers son propre sexe pour oser entraîner Claire dans le lit conjugal alors qu'elle était à son service, au risque d'être découverte et excommuniée?

À ce propos, Graziella se demandait si elle avait continué son petit jeu avec Anna, maintenant à son service, en l'obligeant à se plier à ses caprices coupables.

Chose certaine, elle ne reconnaissait pas la Paule Gendron des temps heureux. Immobile et hagarde, la mère tenait les doigts potelés de son enfant, croisés sur une veste à col marin. Le désarroi au plus profond de ses yeux témoignait des jours et des nuits qu'elle avait passés à estimer sa fièvre, à appliquer des mouches de moutarde sur sa poitrine que l'angine dévorait, à lui tenir le bassin et à vider ses vomissures dans les toilettes avant de le désinfecter, à frotter avec de l'onguent camphré ses rougeurs, surtout au niveau des plis des genoux, des coudes et de l'aine. Animée du fol espoir de voir la chair de sa chair lui sourire à nouveau, elle n'avait eu de cesse d'étendre délicatement de sa main maternelle le baume sur le thorax de son enfant, à la racine de ses membres et sur son corps tout entier. Elle avait changé les draps couverts de desquamations en laissant couler des larmes abondantes, étreinte par la terreur que le Seigneur punisse à travers son petit trésor les péchés mortels qu'elle avait cachés et qu'elle cachait encore en confession.

Les yeux noyés, perdue dans ses souvenirs, Paule recevait les condoléances, réconfort dérisoire sur son immense chagrin. Oubliant ce qu'ils savaient à son propos, Timothy, Kate, Graziella et Claire ne purent faire autrement que de la serrer dans leurs bras, la mort dans l'âme. Les quatre visiteurs tendirent ensuite une main compatisante à Frédéric, son mari, qui avait quitté sa chaise à leur arrivée et qui se tenait à présent tout raide près de sa femme. Ils firent de même avec Alphonse, l'aîné de la famille qui avait accompagné Graziella Cormier au banquet des Dubuc la veille. Les traits affaissés, le jeune

homme calquait ses gestes et ses paroles sur ceux de son père, visiblement hésitant quant à l'attitude qu'il devait adopter en pareille circonstance.

Les visiteurs offrirent ensuite leurs condoléances à Julie, quinze ans, à Rébecca, douze, à Raphaël, dix, et à Pauline, sept. Claire les serra très fort contre elle les uns après les autres. La petite Pauline la suivit et s'assit tout près d'elle; manifestement, elle était restée très attachée à l'ancienne servante de la famille.

De son siège, Graziella voyait bleuir de minute en minute les petits doigts potelés de l'enfant défunt, croisés sur un chapelet noir. La mort était ingrate et injuste. Frapperait-elle aussi la petite Marie Angers, la sœur d'Alexis? Ce jeune homme était la générosité, la simplicité et le courage en une seule personne. Il lui avait tendu la main alors qu'elle était incertaine devant son avenir. Graziella avait refusé l'amour pur qu'il lui offrait sans condition, ayant encore trop Hubert Grenier en tête. Déçu, il s'était embarqué sur le dernier bateau de guerre sous la responsabilité de William Price et on ne savait toujours pas s'il était encore en vie. Ce garçon valait mieux qu'Antoine Dubuc et Alphonse Gendron réunis.

Et si, un peu comme Paule, Dieu décidait de la corriger de ses coquetteries en lui ravissant l'enfant qu'elle mettrait au monde en mai prochain? Juste d'y penser, une boule se formait dans sa gorge. Il valait mieux se distraire.

La future mère se souvint que de coucher ses émotions et ses sentiments sur papier lui faisait du bien. Elle devrait donc s'y remettre. C'était la découverte de son journal intime dans un tiroir de sa commode par la vieille chouette d'Alida Grenier qui l'avait convaincue de ne plus prendre le risque de se compromettre par l'écriture. Mais le contexte avait bien changé, depuis. Les Grenier, ses premiers employeurs, elle espérait bien ne plus jamais les revoir. Le petit bébé qu'elle élèverait sans père lui ferait oublier qu'elle était tombée trop facilement dans les bras de l'irresponsable Hubert, un homme qu'elle voulait réussir à faire mourir irrémé-

diablement dans son cœur. Alors, elle pourrait avancer pas à pas à côté du fantôme d'un certain Louis Cormier, un mari qu'elle avait inventé pour faire briller sa réputation, comme l'argenterie ternie qu'on frottait et frottait pour la faire reluire à nouveau.

Graziella suivit des yeux Anna qui se rendait dans le hall. D'autres visiteurs se présentaient à l'entrée. Était-ce la famille Dubuc qui avait fait tinter le carillon? Le regard timide de la jeune femme rencontra celui d'Alphonse, qui s'était rassis aux côtés de son père. La veille, au banquet, elle l'avait blessé, c'était évident; elle avait accepté qu'il fût son chevalier servant et, malgré tout, elle avait laissé Antoine, l'aîné de ses hôtes, lui faire du charme. Elle avait même répondu à ses avances; en valant sur les derniers accords de *Fascination*, elle lui avait donné subtilement l'espoir de jouer un rôle bien différent de celui de cavalier; tu seras toujours mon amant, disait la chanson.

Ne l'avait-elle pas tutoyé et invité à la rejoindre dans l'écurie des Davis, sous prétexte de lui faire monter Enfer, son cheval blanc? Elle devait bien admettre qu'elle avait déployé le même genre de stratégies pour séduire Hubert Grenier, même si elle s'était fait accroire que sa responsabilité était infime dans cette affaire; elle avait désiré Hubert autant qu'il l'avait désirée et elle avait fait les premiers pas en bien des occasions. En toute honnêteté, il lui fallait s'avouer qu'elle mettait sur le dos du père de son enfant bien plus de torts qu'il n'en avait réellement. Aussi, de ses agissements à l'égard d'Antoine elle déduisait qu'elle n'avait pas changé autant qu'elle se le laissait croire.

En posant un regard attendri sur l'expression impénétrable de Kate, la femme qui lui avait donné l'espoir d'une vie meilleure, elle présuma que la mort injustifiée du bambin la ramenait en arrière.

Elle ne se trompait guère, car, en effet, depuis son entrée dans cette maison, Kate Davis retenait ses cris et ses pleurs. La mémoire du cœur ressuscitait les douleurs vives qui l'avaient conduite à un état de morosité pro-

fonde à la suite à la mort de sa fille de quinze ans, ravie par la méningite deux ans plus tôt. Toute à ses pensées, elle n'entendait plus les chuchotements autour d'elle ni les éclats étouffés du chagrin de ceux qui étaient aussi affectés qu'elle.

Elle n'osait pas lever les yeux vers Frédéric, le mari de Paule, qu'elle plaignait de tout son cœur. Lui qui avait été trompé de la façon la plus humiliante qui fût, voilà qu'il était confronté à l'immense affliction causée par la perte de son petit dernier. Était-il au courant des frasques de sa femme? Lui avait-il pardonné, le cas échéant?

Mais les drames qui frappaient la famille Gendron n'étaient pas la seule cause de sa tristesse. Son cher Timothy avait risqué le bonheur de leur couple en regardant de trop près la jolie dame de compagnie qu'elle avait engagée dans le but de l'aider à oublier la perte d'Alicia. Elle pouvait comprendre sa faiblesse; un mari privé pendant des mois par une femme incapable de combler ses désirs et dont la beauté s'étiolait de surcroît ne pouvait que se laisser tenter par la vivacité de la jeunesse. Mais lui avait-elle accordé son pardon? Et jusqu'à quel point? On lui avait appris que la démarche du pardon était ardue, longue et affligeante, que les avancées sur cette voie étaient ponctuées de nombreux reculs.

Pour le banquet de la veille chez les Dubuc, son mari avait fait venir de Québec un carrosse et un cheval racé. Il était évident que ce geste extravagant avait pour but d'épater Graziella. La blancheur d'Enfer avait été mise en valeur; c'était lui, qui, en éclaireur, avait dominé les deux chevaux à la robe sombre et la voiture foncée dans la nuit noire. Toute la soirée, Timothy avait suivi des yeux la dame de compagnie. Combien de fois avait-il posé le regard sur ses épaules dénudées par sa robe de crêpe noir et suivi le roulement de ses hanches d'une pièce à l'autre? Il maltraitait son cigare de ses dents lorsqu'elle se laissait parler à l'oreille de trop près par Antoine Dubuc ou quand il l'enlaçait pour la faire tournoyer au milieu de la pièce. Même Anne-Marie, la mère du jeune homme, une femme sympathique et compréhensive, lors

de la conversation en aparté qu'elles avaient eue ensemble, avait évoqué discrètement l'essence des comérages qui couraient dans la ville sur le compte de son mari et de Graziella.

En fait, la réception grandiose des Dubuc avait ravié la douleur qu'elle tentait de masquer depuis deux semaines. Tout avait semblé clair dans son esprit lorsqu'elle avait donné sa bénédiction à son mari et à Graziella. Mais, ce jour-là, devant le petit cercueil blanc, tout ce qu'elle croyait avoir pardonné la taraudait. Comment faire pour retourner en arrière quand on avait encouragé la liberté d'esprit chez une jeune fille qui avait déjà en elle les fortes tendances d'une Emma Rouault, personnage du roman *Madame Bovary*? Lorsqu'elle avait rencontré Graziella dans un train entre Saint-Joseph et Chicoutimi, la jeune femme vivait déjà en avance sur son temps et, malgré tout, elle avait eu l'imprudence de lui raconter l'histoire des dames de compagnie des reines et lui avait permis de lire un roman à l'index. Au début de novembre, alors qu'ils étaient seuls à Kénogami, Graziella et Timothy étaient-ils allés plus loin qu'une simple embrassade par déception, à cause d'une trop grande peine, selon leurs propres termes? Fortement influencée par la dénonciation d'une commère comme madame Tremblay, qui était chargée de laver les draps, Kate Davis avait bien trop vite pris la décision de menacer son cher Timothy de divorce, par téléphone, en plus.

Mais, quand on avait affaire à une jeune fille qui s'était donnée à un père de famille, n'était-il pas normal que le doute se fût fait une place plus grande que la faute? L'imagination débridée de Kate allait d'une hypothèse à l'autre. Elle les voyait tous les deux se tomber dans les bras à la suite de sa déclaration intempestive. « Une simple embrassade, une simple embrassade », se répétait-elle. Un contact intentionnel des lèvres cachait toujours une intention. Il y avait les accolades entre parents et enfants ou les amis qui s'embrassaient sur la joue ou sur la bouche à la sauvette; tout dépendait des coutumes. Les baisers inspirés par l'amour profond étaient

tendres avant de devenir fougueux; ils avaient comme dessein de conduire à l'harmonie parfaite, à la pleine réalisation de leur rêve, deux personnes qui trouvaient l'une dans l'autre un complément. Mais il y avait aussi les baisers qui résultaient exclusivement d'un fort attrait physique, un attrait qui occultait le raisonnement.

Kate avait bien vu, pendant la soirée de la veille, que Timothy ne se satisfaisait pas de ce seul préliminaire; il désirait Graziella; il la voulait totalement. Si elle avait pu, Kate aurait préféré ne pas imaginer le baiser qui les avait rapprochés. Mais une question ne cessait de la torturer: comment ne pas s'enlacer, ne pas se toucher, ne pas vouloir tomber les vêtements? Il fallait avoir une bonne raison pour s'arrêter à temps, pour ne pas se laisser glisser jusqu'en bas de la pente.

Pour justifier leur moment d'abandon, Graziella avait prétexté qu'elle considérait Timothy comme un père, mais il n'était pas son père et il était attirant. Comment avait-elle pu ne pas éprouver plus que de l'amour filial quand les bras de son mari pouvaient lui rappeler la maturité d'autres bras qu'elle avait connus avant?

Kate Davis avait elle-même une infidélité conjugale bien involontaire à se reprocher. Devait-elle tout avouer et enfin se sentir libre, ou continuer de supporter en silence une situation dont elle n'était pas dupe? Elle ravalait des larmes de dépit. Une dame haut placée comme elle devait relever la tête et regarder les autres dans les yeux. C'était ce qu'on lui avait appris. Non seulement devait-elle éviter de juger sur les seules apparences, il lui fallait en plus ne donner prise ni aux jugements gratuits ni à ceux qui étaient fondés. Elle appartenait au public, comme l'avait si bien dit Anne-Marie la veille, et le prestige de sa maison était primordial.

Elle détacha du sol son regard humide, qui rencontra celui marqué par la retenue de Frédéric. Elle estimait que, comme elle, il jouait la comédie pour projeter l'image du couple parfait. Lui était trompé par sa femme, alors qu'elle doutait des intentions de son mari.

De son côté, Graziella se refusait à s'interroger davant-

tage sur sa patronne. Son regard indéfinissable lui semblait difficile à interpréter et elle ne pouvait qu'espérer que Kate ait abandonné ses doutes au sujet de sa conduite.

Elle s'intéressa plutôt à Claire, qui improvisait avec la petite Pauline un curieux jeu de main. La complicité de ces deux-là ne faisait aucun doute, mais, connaissant Claire, Graziella devinait qu'elle cherchait à se distraire elle-même pour ne pas penser aux outrages que son corps d'à peine quinze ans avait subis dans cette maison. Elle s'était d'ailleurs bien promis de ne pas y revenir, mais son absence ce jour-là n'aurait pas manqué d'être remarquée. Rien n'aurait pu justifier qu'elle demeurât indifférente au décès d'un bébé qu'elle avait vu naître. Quelle raison aurait-elle pu invoquer pour justifier son indifférence? Graziella connaissait les soins que Claire avait apportés à Edmond : elle l'avait bercé, lui avait donné son bain, avait changé et lavé ses couches. De jour en jour, elle l'avait aidé à progresser jusqu'à lui montrer à manger à la cuillère; elle avait suivi son petit derrière qui se traînait sur le plancher, avait replacé dans les armoires les casseroles et les marmites qu'il avait sorties. Le petit avait fait ses dents de lait dans ses bras, en imbibant ses robes de bave enfantine.

Graziella voyait juste une fois de plus. Claire constatait que, dans chaque recoin de cette demeure, il y avait pour elle une belle surprise, un souvenir heureux que les enfants y avaient mis sans en avoir conscience, eux qui n'avaient rien à voir avec les nuages qui avaient assombri son séjour. Ses plaies demeuraient vives, néanmoins. Se sentant souillée, elle doutait de l'avenir. Elle se sentirait coupable de s'offrir à un homme aussi franc et intègre que semblait l'être Henry Davis.

Car Claire croyait être tombée amoureuse du fils de ses patrons dès son arrivée dans leur maison comme servante, après la mort de leur cadette Alicia. Kate et Graziella l'encourageaient à espérer, mais elle savait bien que jamais elle n'arriverait à être digne des manières et de la culture de ce fils de famille, malgré les efforts qu'elle faisait pour apprendre à lire, à écrire et même à parler

anglais. La veille, au banquet des Dubuc, Paul Chamberland, un jeune journalier qui travaillait à la Pulperie, lui avait fait la cour. Étourdie par l'ambiance festive, elle avait oublié ses inhibitions et lui avait laissé l'espoir de venir accrocher son fanal à sa porte.

Graziella remarqua que Timothy roulait l'extrémité droite de sa moustache à la Nietzsche. À la Nietzsche... Elle se répéta que, lorsqu'elle maîtriserait assez bien l'anglais pour décoder les ouvrages de ce poète et philosophe allemand, elle y trouverait très certainement les réponses à ses interrogations sur les périodes les plus importantes de sa vie, en particulier sur la faiblesse qui les avait jetés dans les bras l'un de l'autre. Cette dernière pensée fit monter des sensations contradictoires dans son ventre. Elle détestait les réminiscences qui concernaient son patron depuis sa faiblesse bien involontaire. Jamais elle n'aurait voulu faire le moindre mal à Kate, sa bienfaitrice, cette femme qu'elle avait choisie comme modèle.

Elle essayait d'excuser sa faute en se disant qu'elle avait été rejetée par sa mère naturelle, qui avait eu l'audace de lui avouer franchement son manque d'amour pour elle dès sa naissance. Elle se disait qu'à cause de cela elle souffrait d'un manque permanent de contact intime. Selon elle, c'était pour cette raison qu'il lui avait été difficile de rester indifférente à un homme comme Timothy Davis. Il possédait l'expérience amoureuse, la culture, les connaissances, la richesse et les manières du grand monde dont il était le porte-étendard. Tout, il avait un charme indéniable qui se découvrait petit à petit comme une pierre précieuse enrobée de sa parure brute primitive, mais étonnamment fragile. Elle refusait de penser qu'elle avait provoqué le baiser passionné qui lui faisait encore de l'effet après deux semaines. Par contre, elle admettait qu'elle n'avait pas repoussé les lèvres de Timothy et qu'elle lui avait répondu avec appétit. Chaque fois que cette image s'imposait à sa mémoire, son corps réagissait contre sa volonté.

Par respect pour Kate, Graziella ne voulait pas se complaire dans ce souvenir. Elle revint à la réalité et fixa son attention sur ce qui se passait autour d'elle.

Julien-Édouard Dubuc et Anne-Marie Palardy, l'air défait, se pointèrent dans l'arche du salon, suivis d'Antoine et de Vincent, leurs aînés. Au bord des larmes, ils se signèrent au-dessus de la dépouille et récitèrent une prière individuelle. Le moment le plus difficile passé, l'un derrière l'autre, chacun distribua des poignées de main sincères aux personnes éprouvées, sans exception.

Antoine tourna ensuite son attention vers sa principale préoccupation. Il zieuta tout autour en portant une main à son nez; des effluves désagréables viaient l'air. Après avoir salué les Davis et Claire, il se laissa tomber sur la chaise libre voisine de celle de Graziella. Se doutant qu'elle aurait à subir les conséquences de la légèreté dont elle avait fait preuve la veille, la jeune femme émit un long soupir.

— Tu vas bien, Graziella? dit-il, la tutoyant à voix basse.

— J'ai beaucoup de peine pour la famille Gendron, répondit-elle sur le même ton entre ses lèvres entrouvertes.

Elle balaya la pièce d'un regard craintif, peu enthousiaste à l'idée que cet aparté soit jugé inconvenant dans les circonstances. Cependant, elle ne pouvait quand même pas remettre rudement à sa place un jeune homme entêté comme Antoine. Le mieux qu'elle pouvait faire, c'était de saisir le premier prétexte qui se présenterait pour écourter cette conversation qui la rendait inconfortable. Le jeune homme continuait sur sa lancée.

— Alphonse ne se doutait pas que le coup de fil, chez nous, hier, en fin de soirée, était pour l'avertir de la mort de son petit frère. On peut dire que la fête qui avait si bien commencé s'est fort mal terminée... Ma mère est vraiment ébranlée.

— Je la comprends! Elle a déjà perdu dix enfants. Le deuil, elle connaît ça mieux que quiconque.

Mais le jeune homme n'entendait pas s'attendrir sur les épreuves qu'avaient eues à surmonter ses parents et la répartie de Graziella n'eut pas pour effet de le détourner de son véritable objectif. Il souffla :

— Que fais-tu en partant d'ici? Nous devions nous rencontrer, il me semble...

— J'ai changé mes plans, s'excusa-t-elle. Je vais plutôt essayer de reprendre le temps perdu. J'ai des contrats qui attendent.

— Selon le troisième commandement de Dieu, on ne travaille pas le dimanche.

— Je vais avoir un enfant à faire vivre. Le Seigneur doit être indulgent pour les gens de bonne volonté.

— Tu devrais te souvenir qu'une promesse est une promesse.

— Je t'ai juste invité à venir voir Enfer dans l'écurie, répliqua-t-elle en le tutoyant à son tour. Maintenant, si tu veux le voir, il est dans la cour arrière.

— Très bien, j'ai compris...

— Occupe-toi bien d'Anaïs. Elle t'aime vraiment. Je te promets d'être la marraine de votre premier enfant.

— Graziella Cormier! lança-t-il spontanément d'une voix plus forte.

Les regards se tournèrent vers eux. Graziella rougit et Antoine quitta la chaise pour la céder à l'abbé Gagnon. Elle resta la tête droite, sans broncher, comme si elle ne s'était pas aperçue de la présence du prêtre à ses côtés. Elle ressentait la chaleur de son bras près du sien. L'odeur de transpiration de ses aisselles lui était aussi désagréable que les vapeurs de la mort qui s'exhalait dans l'air surchauffé. Elle lui rappelait qu'il l'avait agressée, dans son bureau de l'évêché.

Elle baissa les paupières et se revit la veille chez les Du buc; l'ecclésiastique l'avait conviée dans la bibliothèque pour lui faire la leçon. Ses yeux avides n'avaient pas quitté le décolleté qui découvrait ses épaules, mais, hypocrite, il en avait profité pour lui reprocher sa façon de s'habiller, le camée d'Alicia qu'elle portait à son cou et surtout son insolence. Irritée, elle n'avait pas hésité à se mettre en danger en lui rappelant ce qu'il lui avait fait lorsqu'elle s'était rendue à son bureau pour avoir son aide.

Un courant froid remplaça la chaleur du prêtre sur l'épaule de Graziella. Encore sous l'effet de la colère,

elle leva le regard vers l'abbé qui était maintenant debout; il montrait à tous la bible et le chapelet. Il invita l'assemblée à prier sur le corps du petit ange qui venait de quitter la communauté pour un monde meilleur. Graziella se dit que c'était futile, du temps perdu, de réciter le chapelet, puisqu'un enfant de trois ans avait le cœur pur; il n'aurait connu le péché que lorsque ses parents, les religieux et la société lui auraient mis le doute dans la tête en pratiquant en cachette le contraire de ce qu'énonçaient en public leurs sermons convaincants.

Combien de personnes hypocrites aurait-elle pu nommer dans l'assemblée? Elle-même, en premier lieu; Kate lui avait ouvert les bras par trois fois pour l'aider à sauver son enfant; à l'avenir, serait-elle assez forte et respectueuse pour mériter la confiance que cette femme généreuse avait mise dans ses capacités et dans son dévouement? Timothy serait-il toujours entre elles? Dès leur première rencontre, elle avait été gênée par les regards insistants qu'il avait posés sur elle. Peu à peu, elle s'était convaincue qu'il revoyait en elle sa fille Alicia, et elle-même avait appris à le voir comme le remplaçant provisoire de son père, le bon Maurice. Mais, depuis le baiser inattendu qu'ils avaient échangé, un sentiment plus fort, confus, difficile à nommer, atténuaient son plaisir de constater l'intérêt que lui témoignaient Alphonse Gendron et Antoine Dubuc.

Graziella s'aperçut que, pendant ce retour en arrière, elle n'avait pas vu Antoine Dubuc et Alphonse Gendron sortir en douce par la porte de la cuisine. Qu'allait-il faire dans la cour arrière où étaient stationnés Enfer et le pur-sang noir attelé au carrosse loué à Québec par Timothy pour le banquet de la veille?



Alphonse Gendron avait sur le cœur le comportement d'Antoine Dubuc envers Graziella la veille. Le fils de la maison avait effrontément négligé son amoureuse, Anaïs Lapointe, et déployé l'arsenal de la séduction de-

vant celle que, lui, Alphonse Gendron, était persuadé de marier un jour. Depuis le premier regard qu'il avait posé sur l'étonnante dame de compagnie des Davis, il en était amoureux. Peu lui importait qu'elle ait déjà eu un mari et qu'elle fût enceinte de lui. Il serait un bon père pour cet enfant et il le traiterait de la même manière que ceux qu'ils auraient ensemble. Cette fois où il l'avait surprise dans l'écurie des Davis, étouffée par un immense chagrin dont il ne connaissait pas la cause, ne lui sortait pas de la tête. Il avait voulu la consoler en la prenant dans ses bras et, sensible à ce geste de réconfort, elle lui avait désespérément offert ses lèvres. Tous ses sens en éveil, il avait répondu à cette invitation inattendue et il l'avait renversée dans la paille. Elle avait gémi longuement sous ses caresses fébriles que son inexpérience de puceau l'avait constraint de conclure trop tôt. Cette entrée dans le monde des hommes avait été pour lui une révélation et il n'oublierait jamais la femme qui l'avait initié à l'amour. Il ne rêvait que de la prochaine occasion.

En se demandant ce qu'avait pu dire Antoine quelques minutes plus tôt à l'oreille de Graziella, il se dit qu'il fallait régler la situation le plus tôt possible, malgré le pénible moment de deuil qu'il vivait. La veille, le téléphone avait sonné à un bien mauvais moment pour lui annoncer le départ de son petit frère, alors qu'il s'apprétait à donner une leçon à ce fendant richissime. Il se demandait maintenant pourquoi son rival venait de sortir par la porte de la cuisine. Allait-il attendre Graziella et les Davis dans le carrosse stationné dans la cour arrière dans l'intention de se faire inviter pour le thé? Tout à cette pensée, sans tenir compte des gens qui circulaient et qui tendaient vers lui et sa famille une main encourageante, il suivit Antoine.

L'aîné des Dubuc ne voulait pas s'en laisser imposer par une fille qui prenait une trop grande place dans ses pensées. Malgré cela, depuis leur première rencontre au local de la Saint-Vincent-de-Paul où il accompagnait sa mère, il avait saisi toutes les occasions de la saluer; il en avait même provoqué. Chaque fois, il avait

découvert une nouvelle raison de s'intéresser à elle plus intimement. Jusque-là, aucune des filles que sa fortune séduisait plus que lui-même n'était arrivée à faire monter en lui l'envie de l'emprisonner dans ses bras pour ne plus lui permettre d'en sortir. L'indépendance de Graziella et son caractère d'acier trempé le fascinaient. Il se sentait comme le chasseur devant la bête. Qui, de lui ou d'elle, l'emporterait? Il bénissait les hasards qui les avaient mis en contact. Elle avait su réveiller en lui un instinct viril que fardait depuis trop longtemps la bonne éducation reçue des communautés religieuses.

La veille, elle avait semblé se laisser attendrir par sa galanterie. Oui, il en était certain, il serait son amant comme il le lui avait proposé en valsant sur Fascination, malgré la promesse qu'elle avait retirée quelques minutes plus tôt, émue par la mort du petit Edmond. Antoine Dubuc avait les cartes de la réussite en main.

Fort de cette certitude, il s'approcha d'Enfer, le cheval blanc qu'il convoitait tout autant que sa maîtresse. L'étaillon réagit à sa caresse au chanfrein. Son hennissement réveilla Rodolphe Saint-Germain, qui avait à nouveau servi de cocher aux Davis. Ébéniste de son métier, cet homme qui avait su gagner leur confiance savait tout faire, du tannage des peaux jusqu'au creusage de puits en passant par l'installation de l'électricité. Il se faisait même cocher quand cela lui rapportait de quoi mettre du pain sur sa table, entourée d'une famille nombreuse.

En attendant de reconduire les Davis à destination sur la rue Jacques-Cartier, il s'était assoupi étendu sur un siège du carrosse. Il passa la tête par la portière et s'enquit:

— Qui a fait peur aux chevaux? Ah, c'est vous, monsieur Antoine?

— Vous savez, monsieur Saint-Germain, que je voudrais bien acheter Enfer.

— Jamais la dame Graziella n'acceptera. Elle tient à lui comme à la prunelle de ses yeux.

— Je suis bien placé pour le savoir. Cependant, je ne désespère pas. Elle finira bien par se laisser convaincre par mon insistance.

— J’connais pas vos arguments, mais va falloir insister, comme vous dites. Elle a même l’intention de lui faire faire des finesse devant l’monde, à la kermesse que la Ville veut organiser l’été prochain. Pis j’ai commencé à entraîner ma Bernadette pour qu’elle se mesure à lui... Savez-vous, il a l’air de vous avoir déjà vu, ce cheval. D’habitude, il est un peu farouche devant les étrangers.

— Oui, on s’est déjà rencontrés une couple de fois, hein, Enfer? dit-il à l’étonnement en lui flattant le chanfrein à nouveau.

Rodolphe Saint-Germain s’adressa à Alphonse Gendron qui marchait vers eux.

— Le jeune, j’veux commencer par t’offrir mes sympathies, que tu transmettras à tes parents. C’est bien triste, la mort d’un enfant! J’voudrais pas que ça nous arrive, à mon Élisabeth pis moi.

— Merci, monsieur Saint-Germain, j’apprécie cette délicatesse de votre part, fit Alphonse, un trémolo dans la voix. Vous pourriez toujours entrer dans la maison et transmettre vos condoléances vous-même à mes parents.

Rodolphe remarqua que le jeune Gendron avait la mine de celui qui avait passé la nuit soit à pleurer, soit à retenir des larmes interdites aux hommes. Il évalua qu’il devait avoir une bonne raison pour s’éloigner de sa famille qui entourait pour la dernière fois le jeune corps refroidi.

— J’oserais jamais! s’exclama-t-il. Un ébéniste devenu cocher pour quelques heures ne s’infiltre pas comme ça parmi le grand monde.

Alphonse était rempli de colère devant les injustices dont il était victime. Il était déterminé à tirer les choses au clair avec Antoine Dubuc, au point de se permettre une entorse aux convenances et de manquer de respect à son petit frère chéri. Mais la présence d’un témoin le gênait et il insista auprès du cocher.

— Mes parents vont être sensibles à vos attentions, j’en suis certain. Vous les connaissez certainement. Vous savez qu’ils sont simples et accueillants.

— Puisque vous dites qu'ils sont simples, j'veux ben y croire. Mais ça m'empêche pas de tenir à mon idée.

Rodolphe savait que Paule Gendron était la commère la plus redoutable de la ville. Elle avait renié ses racines de fille de cultivateur en mariant Frédéric Gendron, qui lui avait offert la chance de s'élever dans la société et elle agissait comme si elle y était née. Rodolphe Saint-Germain ne voulait pas prendre le risque d'entrer dans cette maison qui n'ouvrirait sa porte qu'à des personnes triées sur le volet. Même son intention de sympathiser avec des gens atteints par un grand malheur ne lui semblait pas un prétexte suffisant.

— Allez, j'insiste. Je surveillerai les chevaux avec Antoine, offrit Alphonse en décochant à son rival un regard sombre.

— J'ai été engagé pour les surveiller pis, quand Rodolphe Saint-Germain prend un engagement, il le tient. Vous savez que le noir vient de Québec. Je vais le remettre sur le train avec le carrosse demain matin. Y faudrait pas qu'on le renvoie blessé.

Antoine s'en mêla.

— Allez, nous serons deux pour vous remplacer. Vous pouvez nous faire confiance.

— Bon, ben, vous avez raison. J'veais vous faire confiance. Vu que j'suis à deux pas, ça va être plus convenable d'aller prier sur le corps.

Les jeunes hommes attendirent que le cocher eût refermé la porte. Impatient, Alphonse alla droit au but pour lequel il avait manqué à sa responsabilité d'aîné de la famille. Sur un ton qu'il voulait viril, il rappela :

— Hier soir, au banquet, avant que le téléphone sonne pour annoncer la mauvaise nouvelle, j'étais pour te mettre mon poing sur la gueule, Dubuc! T'as pas été respectueux envers moi qui accompagnais Graziella ni envers Anaïs, qui est déjà ton amoureuse. Laisse Graziella tranquille, cesse de lui faire du charme. Maintenant que je t'ai dit ce que j'avais sur le cœur, je retourne auprès de ma famille. Tu ne vaux pas la peine que je néglige mon rôle, j'ai autre chose de plus important à faire.